

Un homme tout en fidélités

Raoul Dubois est mort. Il était membre actif des Francas, du CRILJ (Centre Régional d'Information sur la Littérature Jeunesse) et critique littéraire et nous le croisions parfois, trop rarement, dans les salons, les manifestations et, chaque fois, c'était tout un univers qui se réimposait à nous, une autre manière de défendre les livres et les lecteurs. Mais nous n'avions pas toujours le temps de nous retourner.

Nous avons, parfois, trop rarement, demandé son avis à Raoul Dubois. Les propos étaient sans ambiguïté : « *L'édition est réglée par les mêmes lois économiques que la vente des chaussures ou des crèmes de beauté, des automobiles ou des fruits et légumes : le profit.* »¹ Nous le rencontrions toujours à la fête de l'Huma, où il tenait le stand des Amis de la Commune de Paris et nous bavardions un peu, mais vite. Le temps, toujours. Il habitait le 20^{ème} arrondissement, rue des Pyrénées (anciennement boulevard de Puebla) là où fut dressé, le 18 mars, un retranchement pour protéger les hauteurs de Ménilmontant où étaient entreposés les canons de la Garde Nationale. Chez lui, sur un radiateur, trônait un pavé qu'il montrait d'ailleurs pour amorcer la conversation sur une époque dont il défendait l'esprit, l'actualité ; il avait d'ailleurs écrit un roman chez Syros sur un jeune communard, Julien de Belleville, mais pas sûr que nos urgences littéraires étaient là.

Il lisait, insatiablement, une grande quantité de ce qui paraissait (il râlait abondamment sur ces critiques qui survolaient les romans, se contentant de brèves superficielles) et se centrait prioritairement sur l'idéologie des livres tandis que, déjà, nous regardions du côté de la forme, de l'originalité. Il écrivait, bienveillant « *la qualité littéraire est affaire de mode* » et préconisait simplement des « *modèles multiples* ». Je ne suis pas sûre que nous ne le trouvions pas démodé.

Il lisait donc, presque tout, consciencieusement, tout le temps et partout. Et cette attitude ne manquait pas d'interroger son environnement. Il racontait que, dans le métro, une fois, les gens le regardaient vraiment bizarrement. Il

¹ Ces extraits sont issus du dossier *Lecture et Petite Enfance*, p. 135

avait l'habitude d'être regardé de travers, ce monsieur ventripotent à la superbe chevelure blanche, qui lisait des œuvres enfantines. Mais, là, c'était plus intense. Il a fermé son livre et s'est rendu compte que l'ouvrage avait été monté à l'envers et, qu'en plus de lire des livres pour enfants, ce vieux monsieur tournait les pages à contre sens ! Ça le faisait rire comme l'amusaient les enfants dont il prenait l'éducation au sérieux. Il dédicait ses livres de ce nom de combat : « *Plume de robot* » montrant qu'il avait su, lui, intégrer la modernité avec légèreté, sans oublier que le progrès se nourrit souvent du sang des vivants, qu'ils soient Indiens ou...

Il pensait juste que l'éditeur, l'auteur avaient un projet pédagogique et éducatif et lisait la production avec cette grille. Il disait que ces gens-là s'adressaient à « *un public déjà défini et déjà normalisé par la pratique de l'éducation.* » Est-ce qu'on entendait beaucoup ça dans les années 80 où le plaisir semblait sauvage, libre et sans obstacles ? Il pensait que certains éditeurs publiaient pour reproduire les valeurs de la société et d'autres pour former les enfants à un monde différent. Et le clivage, pour lui, était d'abord et essentiellement là. C'est pourquoi les œuvres de commande ne lui semblaient pas 'dénaturées' : « *la contrainte peut produire des œuvres fortes* ».

Le camp des livres et de ceux qui les fabriquaient ou les préservaient lui importait au plus haut point. Il était d'un temps où l'urgence était dans la résistance et n'avait rien oublié de cette nécessité. Un jour, au salon de Montreuil, c'était dans les années 80, dans une très très grande assemblée, un homme s'est levé et a commencé à lire, en tant qu'élu, une déclaration contre le relâchement des œuvres, l'orientation pol... Il n'a pas eu le temps de finir. Raoul Dubois s'est levé et a gueulé : « *Dehors !* » et il lui a montré la porte. Il a crié encore que des gens comme ça, on en avait trop vu à certaines époques et qu'il n'était pas question de leur laisser la parole : « *Dehors !* » hurlait-il le bras montrant la porte, là-haut, au sommet de l'amphithéâtre. À ce moment, bien répartis dans la salle qu'ils avaient quadrillée, plusieurs hommes, jeunes, habillés de cuir et crânes rasés se sont levés et sont sortis,

penauds, tandis que Raoul continuait, tonitruant : « *On les connaît vos pratiques mais ici, vous n'êtes pas chez vous et vous êtes indésirables. Dehors !* » Certains, en sortant, ont fait le salut nazi. Raoul lui avait le bras tendu vers la sortie. Non mais... Personne n'avait rien vu venir. Lui, si. Il s'est assis, intéressé par la suite et curieux des débats, car Raoul était un homme respectueux et tolérant. Il venait d'en faire la preuve.

Depuis quelques années, on ne le voyait plus ni aux salons, ni aux manifestations. On finissait par s'inquiéter : il nous manquait. J'ai appris sa mort avec tristesse parce que c'était un ami, un partenaire, un militant, un homme fidèle, quelqu'un qui, avec d'autres, ont donné des bases à la critique littéraire mais surtout parce que j'ai le sentiment de n'avoir pas vraiment répondu à la main qu'il m'a chaque fois tendue, solidaire du travail que nous menions à l'AFL. Raoul Dubois a fait partie des militants qui ont œuvré pour que, dans les colos, les centres de loisirs, les gosses de l'après-guerre trouvent des livres forts et dignes, amusants et libérateurs, reconfortants et engageants. Il était porté par un projet marqué par la proximité de la guerre et le souvenir de la Commune de Paris. Dans les années 80, au temps où nous nous sommes rencontrés, le mouvement du livre jeunesse était lancé et nous nous y sommes engouffrés prenant en compte davantage son évolution que ses racines. La disparition de Raoul Dubois me laisse un goût d'infidélité.

Il ne se rencontrait jamais sans Jacqueline Dubois, une petite dame secrète qui l'accompagnait toujours et qu'il associait toujours à son travail. L'un sans l'autre c'était impensable. À tous deux je veux dire que leur mode de lire n'est pas mort : les livres peuvent être des pavés, des morceaux de rues ou de murs où s'entendent encore ces vers de Victor Hugo apposés sur le mur des victimes des révolutions, square du Père Lachaise :

« *Ce que nous demandons à l'avenir
Ce que nous voulons de lui, c'est la justice
Ce n'est pas la vengeance.* »